

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

219-220 | 2016

Pacifications urbaines

---

## On the Run. Fugitive Life in an American City

, Chicago-London, University of Chicago Press, 2014, 277 p., bibl.

Sarah Carton de Grammont

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29161>

ISSN : 1953-8103

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 29 novembre 2016

ISSN : 0439-4216

### Référence électronique

Sarah Carton de Grammont, « On the Run. Fugitive Life in an American City », *L'Homme* [En ligne], 219-220 | 2016, mis en ligne le 28 novembre 2018, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29161>

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

---

# On the Run. Fugitive Life in an American City

, Chicago-London, University of Chicago Press, 2014, 277 p., bibl.

Sarah Carton de Grammont

---

**Alice Goffman, *On the Run. Fugitive Life in an American City*, Chicago-London, University of Chicago Press, 2014, 277 p., bibl.**

- 1 PREMIER OUVRAGE d'Alice Goffman, *On the Run* est le résultat d'une ethnographie menée dans un quartier afro-américain – ni le plus pauvre ni le plus violent – de Philadelphie. Goffman replace son travail dans la longue durée des rapports d'exploitation et de domination de race et de classe aux États-Unis, de l'esclavage à la ségrégation, de la « grande migration » vers les villes du Nord à la lutte pour les droits civiques, de celle-ci et de ses acquis à la montée en puissance de l'appareil judiciaire et répressif avec la « guerre contre le crime » et la « guerre contre la drogue ». Cette coïncidence chronologique, sinon causale, entre acquis des luttes pour les droits civiques, avènement de l'héroïne puis du crack et boom carcéral est saisie ici au ras du trottoir, à l'échelle de quatre générations, des parents de M. George, né avant la Seconde Guerre mondiale, à ses petits-enfants, Chuck, Reggie et Tim, en passant par Miss Linda, leur mère : à échelle humaine, à mémoires de trajectoires d'espoirs et de désespoirs, au plus près de la rage et de l'inquiétude des *babymoms*, et au plus près de la rage et de la sueur des fuyards. C'est une ethnographie à l'échelle des pores de la peau, des tissus – souvent sensorielle, parfois sensuelle, jusqu'à ce sentiment de liberté et d'intimité procuré par l'odeur de la drogue que les femmes font passer à leurs hommes incarcérés.
- 2 Si l'ouvrage est donc une histoire de violences, étatiques et intimes, policières et « inter-rues »<sup>3</sup> ou intrafamiliales, cette violence s'appréhende dans l'ordinaire. Décrite de manière clinique, souvent toute nue, toute crue, comme cette scène où sans autre forme de commentaire une voisine sort de sa maison pour jeter un seau d'eau sur la chaussée maculée de sang, après une interpellation musclée de la police à laquelle Alice Goffman et

d'autres femmes viennent d'assister – ce qui ne les empêche pas de reprendre le cours normal de la conversation, toujours assises sur les marches du perron.

- 3 C'est l'histoire de ce que fait le contrôle judiciaire et policier quotidien, aussi imprévu que répété et sous toutes ses formes, au tissu social et comment il l'abîme : du berceau au tombeau, le pénal comme « pilier » au sens des politistes belges, mais version *USA Today*. Ce que ce contrôle fait au tissu social, c'est de le structurer : entre gens « propres » et « sales » (*clean* ou *dirty*) – ayant ou non partie liée avec la justice ; entre personnes ou lieux « chauds » et « froids » (*hot* ou *cold*) – donnant lieu à des recherches actives ou pas à tel moment ; entre « protecteurs » et « balances » (*riders* et *snitches*).
- 4 Affaire de tissus, c'est donc une affaire de texte et de texture, de tissage – en cela remarquable. On est happé par ce livre, pris dans la nasse des histoires qu'il raconte, incarnant de fil en aiguille des protagonistes dont on se sent peu à peu devenir familiers.
- 5 La puissance du texte tient à la plume de l'auteure – à une langue toujours proche du langage de ses interlocuteurs, jamais pompeuse dans ses analyses, alliée à un art du montage : 1) une scène forte, immersive ; 2) ses enjeux plus généraux ; 3) sa mise en situation dans un contexte par d'autres scènes permettant de montrer les méandres et les ramifications du phénomène faisant l'objet du chapitre (soit, pour chaque chapitre, l'un des effets du contrôle généralisé : sur les hommes, sur les femmes, sur leurs relations, sur l'économie locale, etc.) ; 4) une conclusion ramassée des avancées du chapitre pour amener au suivant. Cette structure est reproduite à l'échelle de l'ensemble du livre. Si la facture est ainsi très classique, ce qui donne à l'ouvrage son caractère de quasi-thriller, ce n'est pas seulement qu'il s'agit ici de meurtres, de courses-poursuites et de chasses à l'homme : c'est sans doute l'effet d'un très fort parti pris narratif. L'épisode haletant chassant l'autre, c'est bien la narration qui finit par faire description du quotidien d'une violence à la fois banale et disruptive.
- 6 Le premier chapitre inventorie les modalités d'exercice du contrôle : on mesure alors combien, outre les crimes ou délits valant à leurs auteurs des peines « primaires », nombre de sources d'ennuis judiciaires proviennent, de manière indirecte, de l'impossibilité de remplir les exigences de ces contrôles durant les périodes de sursis ou de probation (respect des couvre-feux, capacité à payer cautions et amendes, contrôle des urines pour vérifier l'abstinence de stupéfiants, etc.). La socialisation aux méthodes policières commence très tôt : dans sa version vernaculaire du jeu « Gendarmes et voleurs », Alice Goffman décrit un enfant de six ans baisser le pantalon d'un autre pour « fouille corporelle ». C'est donc conjointement tout un art de s'enfuir qui se transmet : la course-poursuite est elle-même un jeu et un entraînement efficace<sup>4</sup>.
- 7 La fuite ne peut pourtant pas grand-chose à l'engrenage infernal qui s'enclenche à plus long terme : suit une description de l'art de la fugue, de la vie en cavale. Les fugitifs sont en position de double vulnérabilité, leur précarité judiciaire faisant d'eux des cibles de prédilection car, victimes, ils n'oseront porter plainte de peur d'entrer à nouveau dans le champ des radars policiers. Cette vulnérabilité est alors cause de nouvelles infractions, quand il n'y a guère d'autre choix que de se faire justice soi-même. Hôpitaux, maternités, espaces publics, prisons où sont détenus leurs proches, lieux de travail, domicile, mais aussi domiciles de leurs proches et parents, funérailles : toutes ces situations deviennent potentiellement dangereuses et donnent lieu à des stratégies d'évitement. C'est aussi une routine de l'imprévisible que les fugitifs cultivent – mais qui obère d'autant la possibilité d'apparaître comme des partenaires amoureux ou des coparents fiables. Les documents

administratifs sont autant de biens inaccessibles ou dangereux à présenter, mais néanmoins nécessaires. La cavale a un coût : emprunts d'identités, silences, faux témoignages, médicaments et soins, faux papiers, se monnaient. Tout comme se négocie la rançon du succès dans des liens clientélistes afin de s'attirer sinon le regard bienveillant du voisinage sur le trafic, du moins son accord tacite : l'envoi d'argent en prison ou la participation aux frais de funérailles sont autant de moyens d'entretenir de bonnes relations sur le long terme. À l'inverse, tout un flou entoure ces transactions et fragilise les relations lorsqu'on se tient tout en bas de la chaîne de distribution de la drogue, où se mêlent affects, engagements, ressentiments : là où il y a plus de pauvreté et de gratuité, il y a peut-être aussi plus de trahison possible. Un homme pourchassé se trouve *in fine* face à deux objectifs contradictoires voire incompatibles – rester libre et maintenir ses relations professionnelles, familiales et amicales.

- 8 Avec le chapitre III, nous découvrons les pratiques policières de mise sous pression des proches des fugitifs, et en particulier des mères, compagnes, *babymoms*. La violence des scènes – saccages des logements lors des descentes, menaces d'inculpation, d'expulsion, de retrait de la garde des enfants, chantages et pressions affectives, harcèlement, injures –, plus perverses encore, les insinuations de tromperies et de trahisons sentimentales portées au couple par la police de part et d'autre, ou les pressions morales (son homme sera mieux en prison, sortira d'une spirale de violences, sera en sécurité), fausses promesses de confidentialité – et la combinaison de toutes ces techniques, simultanément ou alternativement, permettent de saisir l'intervalle et le cheminement entre les fanfaronnades et allégations de protection et de fidélité prononcées solennellement et publiquement par les femmes, et la réalité des actes, où, bien souvent, elles finissent par « donner » leurs hommes – y compris pour les protéger. Les scènes d'interrogatoires de Goffman (seule, ou avec Miss Linda) sont édifiantes. L'un des mérites de ce travail est en effet de décrire la police à l'œuvre dans sa violence routinière : et l'auteure de dénombrer – les fois où, en dix-huit mois, elle a assisté à des survols d'hélicoptères, à des bouclages du quartier en tant que scène de crime, à des contrôles de routine donnant lieu à des arrestations, à des passages à tabac, à des « bavures » mortelles (telle cette interpellation où l'interpellé est étranglé, et la cause de son décès qualifiée en crise cardiaque par la presse) ; « bavures » d'ailleurs instituées – des policiers lui ayant confié lors d'entretiens recevoir des ordres encourageant la violence physique.
- 9 L'une des qualités de l'ouvrage est de savoir aussi montrer comment les un(e)s ou les autres vont s'emparer de ces cadres extrêmement contraignants pour en faire des opportunités. L'incarcération offre un havre protecteur en cas de guerre de représailles entre groupes rivaux. Le dépôt de caution est détourné en compte en banque où l'argent est plus à l'abri qu'au domicile d'une mère toxicomane ou d'un possible cambriolage. La cavale est aussi un moyen de justifier ses échecs personnels pour sauver la face. La menace de la prison est également un puissant moyen de contrôle social – en particulier pour les compagnes. Loin de l'imagerie d'une domination totale, la prison et le contrôle judiciaire sont donc également des ressources, mobilisées par les un(e)s ou les autres au gré de leurs enjeux propres.
- 10 Plus profondément encore, cette omniprésence de l'expérience judiciaire finit par structurer le monde social, venant organiser les rites de passage, offrant aux un(e)s et aux autres des occasions de savoir qui ils sont, de mesurer leur propre valeur, et de clarifier leur statut les un(e)s envers les autres. C'est en partie en « couvrant » leurs fils en cavale et en les accompagnant dans leurs trajectoires judiciaires que les mères accomplissent

leur rôle de mère ; se voir confier par le détenu le soin de conserver ou distribuer ses affaires est le signe d'une grande proximité ; prendre place aux côtés de la mère lors d'une audience revient à officialiser publiquement le statut de petite amie en titre ; l'affluence au tribunal est un indice de la cote de popularité du prévenu... Pour les hommes en cavale, la durée de cette dernière est source d'honneur et preuve de l'estime sociale du fugitif, à l'aune du nombre de personnes prêtes à le couvrir. Réciproquement, les risques encourus par les hommes en cavale pour assister aux funérailles, aux accouchements, aux procès, sont des signes d'engagement envers leurs proches – et leur absence, autant de trahisons. Ces actions sont aussi des transactions ou font du moins partie d'une chaîne de dons et de contre-dons symboliques qui structurent les relations et les hiérarchies locales. Mais les conditions de mise à l'épreuve de l'image de soi et d'autrui sont ici souvent cornéliennes, dès lors qu'il s'agit de choisir entre sa propre sécurité et celle des êtres qui vous sont chers. Le monde moral que les personnes tissent autour des cours de justice, de la menace de la prison et de la police, comprend ainsi, de façon ordinaire, la suspicion, la trahison, la déception ; et le maintien comme la réparation des liens amicaux, amoureux et familiaux réclament une bonne dose de savoir-faire en matière d'oubli et de pardon – quand ils sont possibles.

- 11 Alice Goffman s'engage ensuite dans la description du marché – au sens tout à fait littéral cette fois – des menus biens et services de la protection des fugitifs : c'est sans doute le chapitre le plus drôle de l'ouvrage, car dans l'univers des combines petites ou grandes qui s'avèrent monnayables dans ce cadre, l'imagination est au pouvoir et tous les talents requis – tel celui d'imitateur du petit cousin Jevon, talent qu'il va monnayer auprès de Reggie pour répondre au téléphone à sa place en cas d'appel de l'agent de probation vérifiant son bon respect du couvre-feu de 21h, imposé par son assignation à résidence chez sa mère, permettant ainsi à Reggie de passer la nuit chez sa petite amie ; talent qu'il va rapidement étendre à une véritable clientèle. Shonda commence son apprentissage de l'art et de la manière de faire passer de la drogue en prison à huit ans : on la voit perfectionner cet art au fil des sophistications technologiques du contrôle, et en tirer menu profit. On s'amuse de voir Rakim, photographe, transformer son arrière-boutique en salle de vente d'urine propre et améliorer le dispositif des thermos pour son transport à bonne température jusqu'aux lieux de contrôle. Fournir faux papiers, téléphones, chambres dans des motels réservées sous des faux noms, crédits, location de voitures – de même que prodiguer soins ou médicaments, ou retarder la date d'un procès – donne autant d'occasions de « rendre service » moyennant rémunération.
- 12 Si elle est rétribuée monétairement, cette économie parallèle est aussi gratifiante moralement, souvent initiée dans le cadre de relations personnelles de proximité, parfois justifiée politiquement – tel le cas de ce surveillant d'une maison de transition sordide et surpeuplée, qui assume pleinement de fermer les yeux sur les absences nocturnes de nombre de résidents en régime de semi-liberté. Cette économie étant aussi une économie morale, elle ne va pas sans tensions morales – entre le service rendu à des gens qui en ont besoin, et l'extorsion de fonds envers des gens très vulnérables. Elle vulnérabilise d'ailleurs ses acteurs, les amenant à enfreindre à leur tour la loi à leurs propres risques, et contribue ainsi à la pénalisation de l'ensemble de la communauté : à ce titre également *On the Run* montre combien la cavale de quelques-uns englobe ou embarque la communauté entière, tant par ses effets pratiques que symboliques.
- 13 En regard de cette omniprésence du pénal dans l'univers local, le dernier chapitre sur les gens « propres » est éclairant : à travers une série de portraits qui sont autant de

parcours, l'auteure montre diverses stratégies à l'œuvre pour se tenir ou tenter de se maintenir en retrait de la pénalisation généralisée, montrant ainsi ce que bien souvent il en coûte en termes de silences, de ruptures familiales, d'isolement, de souffrances.

- 14 Le tableau dressé ici est implacable : la politique répressive qui pèse sur ces quartiers ne résout ni la violence ni la drogue, mais elle embarque une communauté entière dans un univers de la cavale – cavale qui est aussi, et surtout, une sorte d'engluement, de sur-place permanent, géographique et social. Cette politique modifie en profondeur le tissu social, sapant les solidarités, faisant de chacun un informateur potentiel, encourageant la paranoïa et des pratiques du secret et de l'imprévisibilité, sapant l'estime de soi. Cette politique répressive place les gens sous de telles contraintes qu'elle produit de nouvelles formes de criminalité, les premières infractions entraînant foultitude d'autres dans leur sillage. Le ressentiment généralisé envers l'injustice de cette politique unit les *clean* et les *dirty* dans un même sentiment de révolte. Et c'est sans doute bel et bien une citoyenneté différentielle qui est montrée ici *in fine*, tout comme la perpétuation d'un statut de fugitif assigné sur la longue durée et sous diverses espèces aux Afro-Américains : chasses à l'homme des esclaves fugitifs, délit de vagabondage durant l'ère des lois Jim Crow et les grandes migrations du Sud vers le Nord, politiques de lutte contre le crime et la drogue. Cette politique fait, « à grands frais d'argent public », du « ghetto américain l'un des derniers régimes les plus répressifs de notre époque » (p. 204).
- 15 Quelques regrets : risquant une comparaison osée avec les régimes dits totalitaires (paradigme par ailleurs très discuté), Alice Goffman se contente de s'appuyer sur Soljenitsyne pour comparer les taux d'incarcération américains actuels et staliniens (la période stalinienne apparaissant comme monolithique). Ainsi présentée, la comparaison est fragile, alors que les descriptions de l'auteure ne sont pas sans évoquer en effet la compénétration de l'univers du goulag et de l'univers carcéral dans les sociétés soviétique puis russe. D'autres sources plus récentes auraient aisément pu aider l'auteure à étayer cette intuition – et on ne se prononcera pas ici sur d'autres termes de comparaison avancés, telles les persécutions des populations juives d'Europe. Par ailleurs, Alice Goffman cite à plusieurs reprises des entretiens avec des policiers, mais ne nous dit rien du cadre méthodologique de ces entretiens, là où, par contraste, on a le sentiment d'en savoir énormément sur les conditions de son terrain dans le quartier – où, pour le coup et sans mauvais jeu de mots, on voit la police infliger les coups. Enfin, fondé sur des observations empiriques menées durant six années de terrain et une bonne décennie d'interconnaissance avec certaines des personnes dont le destin, la condition et la vision du monde nous sont décrits ici, l'ouvrage souffre paradoxalement de l'urgence de l'écriture, avec parfois des incohérences ou des contradictions internes.
- 16 Il n'en demeure pas moins que *On the Run* mérite, à notre sens, largement d'être lu y compris en dehors de son contexte américain et de sa réception académique locale (osera-t-on écrire « provinciale » ?). On retiendra, à titre non exhaustif et pour ce compte rendu écrit « vu de Sirius », par exemple vu d'un quartier de la banlieue Nord de Paris très régulièrement survolé par des hélicoptères depuis 2005 :
- la nécessité de pointer, inlassablement, l'inégale distribution sociale des rites de passage et des formes de la citoyenneté ;
  - le paradoxe, à l'issue de la lecture, du sentiment d'un quartier à la fois hyper-policié et hypo-policié : où la présence policière renforce la vulnérabilité à la violence entre habitants et *vice versa* ;
  - ce que fait la prédation massive des hommes à un groupe social ;

- ce que la délation comme institution décriée et comme pratique banale fait au tissu social et comment elle structure et déstructure les rapports sociaux et les biographies individuelles tout à la fois ;
  - la toujours insondable et nécessaire question du passage à l'acte violent.
- 17 Deux mots (partiels et partiels), enfin, de quelques aspects du débat suscité par l'ouvrage aux États-Unis. On a pu reprocher à l'ouvrage une forme de sensationnalisme : il est, on l'a dit, sensoriel. La violence, tant policière qu'interne au quartier, n'y est jamais esthétisée. Et l'ouvrage a les défauts de ses qualités : ce qui le rend si palpitant, c'est son ancrage dans la description de scènes extrêmement vivantes – fussent-elles des scènes de mort. Or, Alice Goffman recourt parfois à de multiples références aux mêmes scènes pour les présenter sous un angle d'analyse différent mais au risque de donner parfois le sentiment de la répétition. C'est pourtant aussi ce qui contribue à donner son caractère pédagogique à l'ouvrage. Plus simplement, on peut supposer que si l'ouvrage dérange tant, c'est que le réel qu'il décrit dépasse bien souvent la fiction et que décrire cet univers de la cavale, cette communauté de fugitifs sous toutes ses coutures, sutures, cicatrices et plaies béantes, aussi bien charnelles que symboliques, pour tâcher de le donner à comprendre, c'est là faire entreprise de science humaine au sens noble. Je tiens qu'il n'y a pas de fait divers – il y a de la violence, ordinaire, et la restituer comme telle, dans sa réalité crue, dans son contexte aussi et si possible, dans les limites de son intelligibilité, contre le business de la presse jaune de tous les pays, c'est faire œuvre d'anthropologue du contemporain. C'est ce que fait, à mon sens, Alice Goffman.
- 18 On a également pu interroger la légitimité d'Alice Goffman à rendre compte d'un monde si éloigné d'elle socialement. Sauf à renoncer à l'universalisme (qui nous tient à cœur), y aurait-il entre Chuck, mort par balle à la fin de l'enquête, et Alice, une altérité si irréductible que la seconde ne pût rien ni comprendre ni rendre compte de l'expérience du premier ?
- 19 Enfin, on a dit Alice Goffman passible du chef d'inculpation de complicité de tentative de meurtre avec préméditation, à propos de l'épisode où, à la suite du meurtre de Chuck, elle prend le volant et conduit Mike, armé, pour un raid punitif dans la quatrième rue – d'où le meurtrier a évidemment décampé depuis longtemps. Belle occasion nous est offerte là de souligner combien l'appendice méthodologique est un modèle du genre, et avec quel plaisir on incitera nos étudiants à le lire, avec celui de William Foote Whyte où ce dernier apprenait benoîtement à frauder aux élections aux côtés des « gars de la rue ». N'en déplaise aux moralistes des comités d'éthique, la question posée est celle, épistémologique, de ce que serait un « suffisamment bon terrain » pour mener à une « suffisamment bonne description pour donner à comprendre » – c'est-à-dire aussi peut-être à éprouver. Jusqu'à quel point faut-il soi-même en passer par l'épreuve ? Finir par éprouver par exemple la peur des hommes Blancs ? Il ne faut donc pas balayer cette accusation d'un revers négligent de la main mais, au contraire, dire combien, Alice Goffman a eu raison d'avoir le courage d'écrire qu'elle avait désiré la mort du meurtrier de Chuck ; combien c'est une chose que d'entendre un désir de vengeance ou de « justice » et une autre son expérience intime ; combien elle a eu raison d'écrire noir sur blanc que ce désir et sa conscience l'ont – surtout – effrayée, bien plus que toutes les fusillades et autres scènes de violence auxquelles elle avait pu assister précédemment. L'accusation accablante semble, toujours vu de Sirius, accablante : d'un côté, ne pas faire la différence entre un fantasme et le réel – n'est-ce pas là le départ du délire ? –, de l'autre, perdre

pied, être sur le point de franchir la ligne rouge et ne pas la franchir, s'en rendre compte et s'en effrayer – n'est-ce pas là la santé ?

- 20 Tant et si bien qu'en matière de texte ethnographique, il nous faut à nouveau nous tenir à la fois avec et contre Sainte-Beuve : pas plus que l'habit ne fait le moine, la biographie de l'auteur ne fait l'œuvre de connaissance ; et pourtant, toute bonne ethnographie est par définition un roman d'apprentissage.
- 21 Tout à la fois monographie de la facture la plus classique, roman initiatique, anthropologie publique, thriller, vous l'aurez compris : lisez ce livre, « think for yourself »<sup>5</sup>.

---

## NOTES

3. Les protagonistes eux-mêmes, qu'ils aient ou non un « 6<sup>th</sup> Street » tatoué sur le bras ou signent leurs courriers de prison par un « 6<sup>th</sup> Street 4 ever », débattent de la pertinence de l'appellation de « gang » pour les qualifier.

4. Alice Goffman articule de manière iconoclaste, et parfois presque drolatique, statistiques officielles et décomptes tout qualitatifs : elle note ainsi que dans 24 cas sur 41 observés en dix-huit mois, la fuite s'est avérée payante.

5. Malcolm X, cité in George Breitman, ed., *Malcolm X Speaks. Selected Speeches and Statements*, New York, Pathfinder, 1989 [1965].